

George Segal

Le sourire qui a traversé les époques

Virginie Pronovost

Number 327, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96796ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pronovost, V. (2021). George Segal : le sourire qui a traversé les époques. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 55–55.

George Segal

Le sourire qui a traversé les époques

VIRGINIE PRONOVOST

Ces yeux bleus capables des meilleures expressions d'étonnement, ce rire facile et ce banjo étaient les ingrédients du charme sans égal de George Segal. Celui qui nous quittait le 23 mars 2021 fit carrière au grand et petit écran avec un style marqué par son goût pour la comédie et son étonnante polyvalence. Petit-fils d'immigrants juifs russes, il naquit à New York le 13 février 1934. Bien que les Segal de Great Neck étaient peu pratiquants, l'héritage juif de l'acteur influença certaines décisions cruciales en début de carrière, comme celle de conserver son nom de famille malgré les conseils d'un agent.

Son destin professionnel se traça dès l'âge de trois ans quand son frère aîné l'ajouta à la distribution d'une pièce de théâtre montée dans leur garage pour le voisinage. L'apparition du petit Segal en clochard ne manqua pas d'amuser les spectateurs. Enfin, cette attirance pour la performance se concrétisa quelques années plus tard quand il vit Alan Ladd dans *This Gun for Hire* (Frank Tuttle, 1942) et comprit que jouer un rôle était une profession possible. Bien que Segal était d'un naturel timide, ce trait de caractère disparaissait sur la scène. Il comparait d'ailleurs le jeu au théâtre à une thérapie.

Son parcours sur la scène, dans les années 1950, se fit graduellement. Après l'obtention d'un baccalauréat en art dramatique à l'Université Columbia, Segal fit d'abord office de doublure, notamment pour la pièce *The Iceman Cometh* d'Eugene O'Neill. Il qualifia sa première performance en tant que doublure d'« inspirée » et sa deuxième, de « désastreuse ». Puis, au milieu de la décennie, il s'ajouta à la distribution de classiques théâtraux comme *Dom Juan* de Molière et *Anthony and Cleopatra* de Shakespeare.

Malgré l'immense popularité de la Méthode dès les années 1950 et un passage à l'Actors Studio, Segal fit exception à la règle en n'adhérant pas à cette technique. Plutôt, il préféra former une revue d'improvisation comique, The Premise, grâce à laquelle il fut repéré par Lawrence Truman et obtint enfin un petit rôle au cinéma dans *The Young Doctors* (Phil Karlson, 1961). Son premier rôle principal fut dans le film de guerre *King Rat*

(Bryan Forbes, 1965). Puis, l'année suivante, il obtint le rôle qui lui valut sa seule nomination aux Oscars, celui du jeune professeur de biologie dans *Who's Afraid of Virginia Woolf* (Mike Nichols, 1966). Aux côtés de Sandy Dennis, il affronta le mythique couple Burton-Taylor dans un film ayant considérablement contribué à l'essor du Nouvel Hollywood.

Pourtant, même si les divers rôles dramatiques contribuèrent à l'ascension de Segal comme acteur, c'est plutôt l'humour qui l'attirait. Ainsi, les années 1970 furent marquées par sa participation dans diverses comédies, comme *The Owl and the Pussycat* (Herbert Ross, 1970) ou *A Touch of Class* (Melvin Frank, 1973). L'acteur a lui-même exprimé son goût pour faire rire les gens et sa difficulté à prendre le drame trop au sérieux. L'âge d'or de sa carrière donna lieu à des personnages aux apparences ordinaires, mais révélant une certaine excentricité.

Les années 1980 furent une décennie creuse avec quelques films reçus pauvrement par la critique. Cependant, Segal ne perdit pas espoir et fit même office de présentateur à l'édition américaine du concert-bénéfice Live Aid en 1985. Heureusement, les années 1990 accueilleront son retour en force, notamment au petit écran, avec la série *Just Shoot Me!* Son chant du cygne fut d'ailleurs dans le rôle du sympathique Albert « Pops » Solomon dans série *The Goldbergs*, inspirée de l'enfance du producteur et scénariste Adam F. Goldberg. Celui-ci exprima d'ailleurs son admiration pour Segal et le compara positivement à son véritable grand-père.

L'acteur était aussi un joueur de banjo accompli. L'instrument prit une place de choix dans la vie de Segal qui ne manquait pas une occasion de démontrer son talent lors d'apparitions dans divers talk-shows. Bien qu'il réalisa son rêve de jouer au prestigieux Carnegie Hall en 1981, expérience qu'il qualifia de « magique », il avoua, au *Rosie O'Donnell Show*, qu'il ne savait jouer que six accords. Il conclut cette confession en déclarant avoir l'impression d'en connaître davantage étant donné ses nombreuses années de pratique. C'était ça, George Segal : un être à la fois humble et optimiste. ▲

